

*Lumière bleue sur
mes beaux yeux*

Un roman de Floriane Akélois

© Floriane Akéloïs, 2020

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsables du contenu de cet ebook et format papier.

« Tu sais, cet endroit entre le sommeil et l'éveil, cet endroit où tu te souviens encore d'avoir rêvé ? C'est là que je t'aimerai toujours. C'est là que je t'attendrai. »

- James V. Hart, crochet

« Où vit-elle ? Au fond du puits, dans les larmes, dans l'océan, dans le cambium de l'arbre, dans l'éther d'avant tous les temps. Elle appartient au futur et au commencement. On l'appelle et elle arrive du passé...

Elle est dans le futur et vient nous rejoindre à
reculons...

Elle est ce moment qui précède l'inspiration.
Elle vit loin, très loin, en un lieu qui affleure à notre
monde. »

Clarissa Pinkola Estès.

Chapitre 1 :

Les pensées

aveuglantes

*« N'aie pas peur, notre destin ne peut nous être
enlevé, c'est un cadeau. »*

Dante Alighieri Inferno.

Je me faufile parmi ces gens que je ne connais pas. Le contact de nos corps qui se bousculent et reculent dans un mouvement de gêne et de froideur m'étouffe. La masse se resserre et me presse comme un citron. Mon regard croise le sien.

— Vous descendez ? me demande-t-il.

Sait-il qu'il y a quelques instants je l'imaginais m'embrasser ?

— Oui, dis-je à voix basse en baissant la tête.

L'homme au long manteau noir se décale et me laisse me faufile entre les corps emmitoufflés. Les portes se referment derrière moi et je m'engouffre dans la vague humaine qui se dirige, d'une manière bien organisée, vers les marches de la sortie. Le métro est une ville à part entière. Une population incroyable venue des quatre coins du monde s'y retrouve de manière ponctuelle et routinière. On revoit souvent les mêmes visages aux heures de pointe. Pour ceux que j'ai l'habitude de croiser, je leur ai imaginé une vie, une histoire.

L'homme à la moustache grise, par exemple, je le rencontre tous les matins à 7h50 à mon arrêt de train. Je l'imagine ancien aviateur de l'armée de l'air. Ayant perdu son chemin un soir dans le désert, tout comme Saint-Exupéry, lui aussi a rencontré le Petit Prince. Mais l'homme n'a jamais osé partager ce secret avec personne. Désormais, l'homme à la

moustache poivre et sel ne voyage plus dans le ciel, au lieu de cela, il part enseigner le chinois à l'université. Au fil des années, l'homme n'a su trouver les mots pour exprimer cette expérience incroyable. Ce qu'il a vécu dans ce désert reste un mystère. Alors, il a enrichi son vocabulaire avec d'autres langues de la Terre, car dans son cœur, il caresse l'espoir de pouvoir un jour tout nous partager. Mais toutes ces années après, l'aviateur bientôt retraité reste sans voix et n'arrive pas à raconter les souvenirs de ce soir d'été. Peut-être en est-il mieux ainsi, se dit-il en observant la foule de jeunes gens qui remplit son amphithéâtre. L'homme à la moustache porte toujours un col roulé et il est élancé, environ un mètre quatre-vingt-dix.

Ses yeux bleu-gris sont perçants, son regard est profond et sage et pourtant, il n'est pas certain d'avoir trouvé un sens à son existence. Toujours imprégné par cette rencontre magique avec ce petit être venu de l'espace, il se demande s'il est ici à sa place. Parfois, il se dit qu'il aurait dû repartir avec lui et partir loin d'ici. L'homme est âgé d'environ une cinquantaine d'années, il aime les gens et la vie malgré le fait qu'il se sente fatigué. D'ailleurs, il ne lit jamais le journal, car les nouvelles le déprimeraient. Cet homme à la moustache bien taillée mène une vie cadrée qui le rassure et le cajole. Tous les soirs, il quitte l'université, prend la ligne D et s'arrête chez

l'épicier afin d'acheter son cigare préféré qu'il fumera plus tard devant son potager. Puis, il marche et flâne calmement dans les rues en prenant le temps d'observer chaque arbre, chaque passant, chaque feuille tombés sur la chaussée, car il trouve beaucoup de beauté dans leurs présences muettes à ses côtés. Peut-être ont-elles des choses à lui raconter ? Peut-être ont-elles rencontré ce petit être aux yeux bleu foncé ? Des questions que l'homme garde en tête et en secret et lorsqu'il pousse sa porte d'entrée, celle-ci émet un grincement que sa femme finira elle-même par graisser, fatiguée d'attendre qu'il daigne s'en occuper. L'homme à la moustache pose alors sa veste sur le canapé et rejoint silencieusement sa compagne. De dos, les cheveux relevés, la nuque dégagée, elle écoute la radio en balançant lentement ses hanches sur les côtés et elle prépare le dîner. L'homme sourit et se rapproche d'elle pour venir l'enlacer et la respirer comme une rose.

L'escalier automatique roulant continue sa montée. Sur le côté, les affiches publicitaires défilent et changent de consignes en racontant la même histoire et le même message subliminal : « Soyez beau ! Ne mangez pas trop ! ». Le regard perdu, je reste immobile sur la droite des escaliers. Je pourrais monter activement, mais rien ne presse ou plutôt je

n'en ai pas envie. Aucune précipitation et encore moins de détermination à me rendre au travail. « Pourquoi fais-je ce travail ? ». À la file indienne, j'avance rapidement et passe ma carte sur la borne. La barrière s'ouvre et je me glisse pour me diriger dans le hall d'entrée. Autour de moi, la patience n'est pas de rigueur et le cœur des gens n'est pas à la fête. Dans cette foule grise et agitée, rien n'est animé, rien n'est coloré et rien ne semble vivant. Dans le hall de la gare, une jeune femme pleure au téléphone et semble désespérer. Au coin presse et librairie, un jeune homme écoute de la musique avec des écouteurs plus gros que lui. Posté devant les magazines de femmes sexy, il sourit. Sur ma droite, l'homme à l'accordéon s'est déjà installé. Sa caisse en bois est posée devant ses pieds, il sort de sa poche quelques billets, les jette et remonte son béret. Les billets tombent lentement comme des feuilles mortes et viennent s'installer dans le fond du caisson en velours. Le musicien va jouer et rester à cet endroit pendant quelques heures. Pourtant, combien de gens prendront le temps de l'écouter ? Pourquoi jouer dans un métro, alors que la foule est toujours pressée ? Sortie de nulle part, une femme me bouscule et fait tomber mon gobelet de café à mes pieds.

— Pardon ! Désolée, mais je dois vraiment y aller !
crie-t-elle en continuant d'avancer.

La femme pressée disparaît aussi vite qu'elle m'a bousculée. Tout s'est passé si vite que je n'ai même pas réagi. Le regard perdu sur le sol carrelé du hall d'entrée, la tâche de café est énorme. Je regarde autour de moi et me demande quelle est la meilleure chose à faire. Devrais-je sortir tous mes kleenex et nettoyer ? Mes mains gantées frottent ma veste en étalant les quelques gouttes de café avant qu'elles ne viennent s'imprégner dans le tissu. J'ouvre mon sac à main et fouille à l'intérieur à la recherche de quelques mouchoirs en papier, mais il n'y en a pas. Je trouve un tas de tickets froissés, des paquets de chewing-gum entamés et une crème pour les mains sèches et crevassées. Je souffle et relève les yeux, la colère vient de monter. Quelqu'un devra nettoyer à ma place, car moi aussi je n'ai pas le temps de m'y attarder ! L'agacement monte en moi et je remarque que le musicien me regarde. Je me tiens immobile devant ces yeux chaleureux et je ne sais plus quoi faire. L'accordéoniste me sourit gentiment et d'un mouvement de bras joyeux et léger, il commence à jouer un morceau que je reconnais. Oui, je le reconnais ! Comme j'aime cet air... « Merci », ai-je envie de lui dire. Je lui souris, mes yeux lui parlent aussi et à cet instant, nos regards se croisent et je crois qu'il m'a compris. En l'espace de quelques secondes, cet homme m'a sorti de mes idées noires en jouant une mélodie. Cet anonyme

magicien ou alchimiste, Merlin, transmuterait nos pensées ? À combien de personnes redonne-t-il le sourire en faisant vibrer son instrument ? Je tourne les talons et pars en direction des escaliers de la sortie B. Dehors, la foule s'est dispersée et il reste encore quelques ombres qui font silencieusement la queue pour un café. Les visages sont fermés, les manteaux aussi et les doigts clapotent des claviers de téléphone. Je passe devant ces gens en regardant ma montre. Il est 8 h 45 et je n'aurai pas le temps d'en acheter un autre. J'en conclus que cette matinée sera décaféinée et avance d'un pas pressé. Les trottoirs sont mouillés, le vent est glacé et je continue de me demander ; quand ai-je commencé cette course contre le temps ? La porte de l'immeuble où je travaille s'ouvre en grand et je rentre rapidement. Les mains vides, la mine grise et sans café. Je m'arrête devant l'ascenseur, la porte s'ouvre, mon corps s'engouffre et je me demande : que s'est-il passé ? Ce n'est pas ce à quoi je rêvais et pourtant, je suis incapable de me souvenir de ce que je voulais. La sonnerie de l'ascenseur retentit et je descends au 36e étage. Premier pas dans ce couloir que j'ai tant foulé depuis ces dix dernières années, mais sans avoir la conviction que ma présence ici soit nécessaire. Pourtant, c'est eux qui me paient un salaire. Devrais-je être reconnaissante ? Je prends place sur mon siège et jette un coup d'œil autour de

moi, rien n'a bougé. Théo, mon voisin de bureau, me tend son gobelet de café froid qu'il vient d'acheter au Starbucks. Je le prends sans attendre et en avale une gorgée en fermant les yeux. L'amertume envahit mes papilles, enfin un peu de café ! J'avale une deuxième gorgée, mais le froid me transperce les dents et me fait frissonner. Je lui tends son gobelet, Théo le récupère et continue de le siroter en fixant son écran d'ordinateur. Le froid me dérange désormais, pourtant, lorsque j'étais enfant, cela ne me gênait pas. Je pouvais rester des heures à jouer dehors, à ramasser de la neige pour en faire des bonhommes que je déguisais avec tout et n'importe quoi ; des cailloux, des brindilles, des déchets. Je rentrais chez moi trempée, mais comblée d'avoir vécu pleinement ma mission du jour ; créer et jouer. Je prenais place devant le super, fière et fatiguée, mais surtout heureuse. Oui, j'étais heureuse...

J'ai sept nouveaux mails, dont quatre urgents. L'idée d'avoir à les gérer et de passer une autre journée à faire ce métier m'angoisse. Je sens monter en moi cette dose d'anxiété devenue aussi quotidienne que la présence de mes collègues. Je souffle, soupire et me frotte les yeux puis attrape mes lunettes pour les poser sur mon nez. C'est le premier jour de la

semaine et je me sens déjà fatiguée. Cette boule dans mon ventre va-t-elle un jour s'en aller ? Vais-je avoir peur toute ma vie ?